

*Traduction*

*Annemarie Gronover – Narzissenstraße 13 – 72108 Kiebingen  
Ethnologue*

### **La pauvreté féminine: destin et solutions**

Je suis heureuse de parler aujourd'hui devant un public international et j'aimerais vous convier à aller avec moi dans deux endroits en Europe où les femmes vivent dans la pauvreté. Le sujet de la pauvreté m'intéresse en tant qu'ethnologue depuis des années. Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment la pauvreté est vécue et dominée dans les différentes cultures. Je voudrais aujourd'hui éclairer la complexité de la pauvreté – vue de l'intérieur et de l'extérieur – à un niveau comparable de culture. Le reflet de la pauvreté – de l'intérieur et de l'extérieur – dans les différentes cultures doit permettre de changer de perspectives, en passant de l'extérieur vers l'intérieur, de remplacer une pensée manichéenne contre l'acceptation d'une diversité des solutions apportées à la pauvreté.

Comme exemple, je prends le groupe des femmes Roma à Cologne, que je regarde de l'extérieur. De l'extérieur, cela signifie que je considère les rapports des médias sur ce groupe et que je me demande comment l'opinion publique parle de leur pauvreté et quelles conséquences cela a sur les intéressées. La perspective de l'intérieur sur les femmes pauvres de Palerme se base sur les expériences qu'elles vivent et montre comment la pauvreté est culturellement diversifiée, dans son vécu et ses solutions. L'analyse des médias sur le premier exemple - les femmes Roma et leurs enfant à Cologne - montre qu'on parle de la pauvreté avec des stéréotypes et que cette façon de voir peut mener à la non-intégration. Le discours sur la pauvreté et l'évaluation de la pauvreté partent dans ce cas d'un point extérieur, qui définit les critères de la pauvreté.

Le point de vue intérieur de la pauvreté de trois femmes à Palerme présente leur expérience de la solution apportée à la pauvreté. Il est clair que les caractéristiques de la pauvreté au niveau culturel et social peuvent devenir aussi des stratégies de survie: elles ne doivent pas obligatoirement menacer l'ordre existant, mais peuvent même contribuer à son fonctionnement.

L'association Rom e.V a été fondée en 1988 à Cologne lorsque le flot de Roms venus de l'ancienne Yougoslavie vers l'Allemagne – et entre autres vers Cologne – a mené à des problèmes évidents entre Roms et Allemands. L'association a pour but de contribuer à l'entente des Roms et des Sintis entre eux, et avec la société majoritaire, en brisant la chaîne expulsion-misère-criminalisation. Je vais vous présenter les grands traits d'un rapport de Rom e.V. et les récits faits dans les médias sur les Roms, pour nous mener à la pauvreté vue de l'extérieur.

Rom e. V rapporte en 1995 qu'à Cologne, Poller Holzweg, on a trouvé un nouveau-né mort à la peau sombre. A la suite d'une indication venue de la population, la police a lancé le 13 avril une razzia contre 39 femmes Roms d'origine bosniaque.

"A 6 heures du matin, 150 policiers ont encerclé les quatre baraques du foyer de réfugiés à la Poller Holzweg à Cologne. Ils sont entrés dans les couloirs, se sont brutalement frayé un passage dans les pièces et ont réveillé les familles Roms qui s'y trouvaient". Toutes les femmes Roms "en âge d'être enceintes ont été séparées de leur famille et sorties des chambres" (Rom e.V. – 1995 a :1). On a fait une prise de sang de toutes les femmes. Elles ont été enregistrées par la police et quatre d'entre elles ont subi un examen gynécologique au CHU.

Rom e.V. conclut ainsi "aucun groupe de la société, et ne parlons pas de pâtés de maison entiers, ne serait ainsi l'objet de soupçons et traité de la sorte, s'il s'agissait d'enquêtes similaires" (Rom e.V. 1995a :2).

Regardons maintenant, après le groupe des mères Roms, la situation des enfants Roms.

A la Préfecture de police de Cologne, il existe depuis le milieu de l'année 1997, une commission qui s'occupe uniquement des pickpockets. Ceux-ci sont des jeunes d'une minorité ethnique.

Le 22 août 2002, la série parue dans l'Express "Les enfants-voleurs de Cologne" commence par les photos de la police fédérale. En novembre de la même année est créé le groupe de travail "Enfants-voleurs". On constate qu'en général les enfants n'ont pas la conscience de faire le mal parce qu'ils ont grandi avec d'autres normes et d'autres valeurs.

Le 8 octobre 2003, la presse parle "de la frustration des policiers dans la capitale des pickpockets – les petits voleurs sont tous les jours présents". Un groupe de 25 policiers semble perdre cette lutte contre des moulins à vent. 100 récidivistes, parmi eux 25 enfants et jeunes, mettent Cologne sens dessus dessous. 25 familles envoient leurs enfants voler presque tous les jours. En janvier 2005, l'action "nettoyage d'hiver" montre des résultats. Les voleurs évitent alors Cologne et partent en caravane vers la Ruhr en train en utilisant des billets de groupe. "Schrecko" est au centre des enquêtes de police. Ce garçon de 10 ans vient de l'ancienne Yougoslavie et vit à Cologne avec sa famille dans une caravane. Il a été ramassé 5 fois à Oberhausen. Il raconte sans complexe à la police qu'il fait jusqu'à 1800 € par jour, quand cela marche bien. Faire veut dire voler. Pourquoi ces enfants volent-ils et pourquoi ne vont-ils pas à l'école? Que font leurs mères?

Des rapports de Rom e.V. expliquent le fondement sur lequel reposent les communautés Roms. La proportion des femmes Roms sans formation scolaire dépasse celle des hommes. Cela tient pour une part à la façon inégale dont les garçons et les filles sont traités à l'intérieur des communautés Roms. L'image traditionnelle du rôle de la femme dirigé vers la maison et l'enfant et l'organisation de la vie familiale en grande partie patriarcale exclue souvent l'égalité des sexes et l'accès à la formation et au travail. Des restrictions mentales vis-à-vis de l'école et de la formation pour les enfants empêchent de rompre ce cercle vicieux de la pauvreté et du chômage. Un meilleur niveau scolaire des mères a une influence directement positive sur la formation et la santé des enfants, par contre les enfants Roms sont systématiquement dirigés sur les écoles de rattrapage. Cela ne tient pas à l'intelligence des enfants mais au fait que les parents, surtout les mères, ne trouvent pas nécessaire d'envoyer les enfants à l'école. Une raison essentielle n'est pas seulement que les parents n'ont pas de lien avec l'école et le monde de la formation scolaire, mais aussi que la plupart des Roms sont seulement "tolérés" et menacés d'expulsion. Les parents ne voient pas d'avenir pour les enfants dans les écoles allemandes, comme l'explique Rom e.V.

Sur quoi reposent le point de vue et les critères qui en découlent pour les aspects extérieurs des rapports des médias sur les femmes Roms et leurs enfants?

Un nouveau-né à la peau basanée est, sur des critères biologiques, associé à un groupe. Les associations se font ainsi: les femmes Roms vivent dans des baraques, tuent les enfants et méritent un traitement particulièrement brutal. L'étranger ainsi perçu et construit – les Roms – a une attitude négative vis-à-vis de la société majoritaire. Les Roms apparaissent comme un groupe homogène doué d'une culture unique et dont les normes et les valeurs sont en opposition avec la culture de la société d'accueil.

Continuons: les "enfants-voleurs" reçoivent une formation de voleurs de leurs parents au lieu d'aller à l'école, forment des bandes, reproduisent l'attitude du clan – et ceci, la réalité, est une menace pour la société. La cause en est, entre autres, la position sociale de la femme Rom au sein de sa

famille et de la société majoritaire. Sa vie est un combat pour survivre, au ban de la société. Le manque de qualification professionnelle leur bloque l'accès au marché du travail et les rend dépendantes de l'aide sociale. Un nombre élevé d'enfants augmente leur misère et les faibles résultats scolaires des enfants les placent dès le départ en dehors de la société et les font glisser dans la criminalité, dans les cas limites.

Les sanctions de la société majoritaire visent donc à l'exclusion de cette minorité ethnique. La pauvreté, dirait-on vu de l'extérieur, fait vivre les personnes concernées uniquement dans le présent, sans perspective d'avenir, les font glisser dans la résignation, une vie limitée au provisoire – leur vie dans des baraques. L'activité des pauvres se limite à leur énergie criminelle. La pauvreté est marquée ici par d'autres valeurs et d'autres normes, par une fidélité clanique, par la criminalité et le manque de formation. Toutes ces caractéristiques attribuées à un groupe pour des raisons de ghettoïsation, d'exclusion, d'apparence et d'attitude différentes (il ne faut pas avoir peur de le dire), de différences – sont soumises au jugement de la société civile et cela doit être sanctionné dans les cas les plus graves. La société civile, cela veut dire ici égalité des chances des deux sexes, tolérance face aux Autres et leur acceptation, ainsi que l'exigence d'établir des règles obligatoires pour tous.

Cette vue extérieure à l'emporte-pièces des médias présente les femmes Roms comme pauvres et désemparées, figées dans leur destin. Cela ne correspond pas à une réalité qui est plus complexe. Car il y a aussi des femmes Roms qui réussissent dans leur métier et des enfants Roms qui vont à l'école. L'engagement des Roms dans la société civile concerne la vie en société. Les femmes Roms s'engagent comme médiatrices dans les écoles pour initier les enseignants au monde de leurs enfants. Les femmes Roms se font interprètes de la culture d'où elles viennent pour développer activement les relations avec la société où elles vivent et rendre compréhensibles leurs différences, pour une compréhension mutuelle.

Apprenons à connaître – sur la base des femmes Roms et de leurs enfants – l'expérience de femmes qui vivent dans la pauvreté. Je voudrais les présenter avec trois exemples vécus à Palerme. J'y ai vécu un an et demi dans un quartier pauvre et y ai fait des recherches sur les pratiques religieuses. Mes informations venaient principalement des femmes dont j'ai pu partager le quotidien. Elles m'ont montré quelles stratégies elles utilisent pour adoucir leur misère.

Marina a 26 ans. Sur sa poitrine, sous sa peau brune, on voit un cœur tatoué avec une flèche. En souvenir de son premier grand amour.

Marina est assise à l'entrée de la cathédrale à Palerme et tend la main vers les visiteurs. Son bébé de 7 mois dort sur ses genoux. Sa fille de 3 ans joue avec son frère aîné devant le portail de l'église. Son plus grand fils David a 10 ans et avec sa petite sœur Gina, 7 ans, est "en route" dans la vieille ville. Marina vient de l'ancienne Yougoslavie et habite dans une pièce de 20 m<sup>2</sup> en ruine, avec un coin-cuisine, un grand lit et un lit d'enfants, 2 matelas par terre, 3 chaises, dont l'une est cassée, une table branlante et une commode avec du linge. Marina s'est branchée illégalement sur l'électricité du voisin et elle paie un loyer de temps en temps. L'un des pères de ses enfants vit au Kosovo, son mari actuel est en Serbie. Marina décrit son emploi: "C'est ma place ici. J'ai le droit d'y être installée. D'autres femmes n'ont pas le droit de travailler devant la cathédrale. Chacune a ici sa place. J'ai gagné la mienne en nettoyant tous les deux jours l'escalier qui monte vers l'entrée. L'évêque m'a alors autorisé à mendier ici. Je donne et je reçois en échange. Je n'ai pas le droit de voler, il me l'a interdit. Mais mes enfants ne sont pas ici à la cathédrale et ne sont pas liés par ces règles. Seulement moi. Eux aussi ont leur territoire réservé qu'ils partagent avec d'autres. Et tu sais, nous sommes des petits délinquants, il ne faut pas gêner les "autres" (Marina fait allusion à des chefs mafieux des autres quartiers). "En tous cas, nous sommes biens organisés et avons de quoi manger".

Giusi a 33 ans, est célibataire et étudie la théologie. Elle vit dans un appartement délabré du 17<sup>ème</sup> siècle. Les murs y sont humides, les canalisations défectueuses et lors des légers tremblements de

terre, des morceaux du plafond de la petite cuisine tombent. Elle gagne sa vie avec un stand de brocante qu'elle installe chaque week-end au marché où les marchands vendent les produits venus du recel. Elle y est la seule femme et au contraire de ses collègues masculins, elle propose des objets qu'elles trouvent selon les indications des enfants de Marina, quand quelqu'un est mort et que ses biens sont dispersés, ou qu'il y a des objets à distribuer. Les amis et ses collègues de la fac et les amis des amis lui repassent régulièrement des objets qui ne servent plus. Pour son stand, Giusi ne paie rien pour être tranquille, au contraire, elle est la seule à laisser son stand dans la nuit de samedi à dimanche. Giacomo le surveille. Il a 17 ans et son père "a quelque chose à dire dans le quartier".

Giusi explique: "Je sais que je ne suis pas aisée et que je gagne mon argent un peu en-dehors de la légalité. Je veux dire, je ne vends pas de marchandises volées et je ne paie rien à la mafia, mais Giacomo me protège parce que son père est un délinquant que tout le monde respecte. Je donne aussi quelque chose à Giacomo. Je l'aide lui et ses frères et sœurs à l'école. C'est ça, le marché. Et que les enfants de Marina me donnent des tuyaux, ce n'est pas très bien non plus, mais je ne peux rien changer à leur situation et j'ai besoin de marchandises. Je ne les vole pas, je demande si je peux les avoir. Les enfants de Marina reçoivent leur part de ce qui est vendu. On échange, quoi. Pour moi il est important que je termine mes études. Mes collègues à la fac ont d'abord pensé que mes parents me donnaient de l'argent, mais maintenant ils m'aident de temps en temps. En plus, je ne me fais pas remarquer, je m'habille correctement et je peux me payer une voiture. Au fond, comment dire, je ne suis pas pauvre parce que je ne suis pas obligée de mendier comme Marina. Non, vraiment, je vis bien, simplement d'une manière différente de ceux qui n'ont aucun contact avec des gens comme Marina et ses enfants, ou Giacomo".

Giusi a 7 frères et sœurs. Sa sœur aînée Lisa a épousé un commerçant qui vend ses marchandises chaque jour dans une ville différente. Ils ont 2 fils de 6 et 8 ans. Lisa a un magasin de sous-vêtements féminins et a 2 employées. Le couple a une BMW neuve et une Opel Astra, ils sont propriétaires de leur appartement dans un quartier de Palerme. Toute la famille porte des vêtements neufs et est tirée à quatre épingles. Lisa est une femme d'affaires qui présente bien, mais elle explique les coulisses de sa vie ainsi:

"C'est pas croyable. Je veux dire, je travaille, je pensais que je travaillais pour pouvoir m'offrir des choses et économiser pour mes enfants. Pendant deux ans, j'ai mis 500 € de côté tous les mois. Ma mère a toujours dit que je devais avoir mon propre compte et y mettre l'argent sans rien dire à mon mari. Nous avons tout ce qu'il faut, mais nous vivons au jour le jour. Et maintenant j'ai découvert que je suis l'esclave de mon mari. Il a en effet vidé régulièrement le compte. Pourquoi? parce qu'il doit payer une somme à la mafia et a pris un crédit à la banque pour payer ses dettes de jeu. Il s'enfoncé de plus en plus, et nous avec. J'ai un délinquant sur le dos que j'entretiens avec mon travail. C'est difficile de sortir de là. Je suis allée à la fac, j'ai fondé une famille et je suis une demi-délinquante. Tous les jours, le plafond peut littéralement me tomber sur la tête. Mais Giusi m'a donné une idée. Je vais fermer mon magasin, comme ça mon mari ne pourra plus me prendre de l'argent. Je vais lui dire que je paie à la mafia, ce que je refuse de faire. Je vais le laisser croire que je ne sais pas ce qu'il fabrique. Et comme de toute façon, il n'est pas à la maison de toute la journée et que les enfants sont à l'école le matin, je vais travailler pour Giusi. Elle a besoin de marchandises pour le week-end. Je vais mettre en réseau tous mes amis et leurs amis et ils nous procureront des marchandises. Et Giusi me paiera pour ça. Je mettrai cet argent sur son compte à elle et je pourrai me construire quelque chose à moi".

Souvenons-nous du regard extérieur porté sur les femmes Roms vivant dans la pauvreté. Dans un cadre familial traditionnel, sans travail et transmettant à leurs enfants des valeurs et des normes qui n'aident pas à l'intégration dans la société, mais qui bien au contraire représentent une menace. Face à ces étrangères, la société civile. Si nous regardons les expériences faites par ces trois femmes pauvres de Palerme, nous constatons que la détermination culturelle, sociale et économique des critères de pauvreté apparaissent sous un autre jour.

La culture, indépendamment des manques économiques, n'est plus la cause de la pauvreté. La culture, comme le montrent ces femmes de Palerme, propose toute une échelle de comportements, de capacités et de styles de vie qui présentent la culture comme ambivalente, conflictuelle mais surtout comme une réserve d'outils avec lesquels on peut développer des stratégies de survie. Les réseaux créés par les enfants avec Giusi et les liens entre les deux sœurs reposent sur une base qui se situe entre l'illégalité ou même la délinquance et des caractéristiques de société civile, et même de solidarité.

Marina, Giusi et Lisa arrivent à créer des formes d'intervention pour défendre leurs intérêts. Cet intérêt, c'est survivre, dans le cadre des possibilités dont elles disposent. Pour pouvoir agir, il est impossible de se détacher d'une base qui ne soit pas marquée culturellement. Chacune de ces femmes respecte des règles qui leur sont imposées de l'extérieur – Marina respecte l'interdiction de voler prononcée par l'évêque, Giusi ne paie pas la mafia et Lisa accepte plus ou moins bien le comportement de son mari.

Les femmes, par leur comportement, renforcent les structures dans lesquelles elles agissent. Elles dépendent de leurs réseaux, comme la famille, ou les amis ou les protecteurs, font du troc et partagent leurs points de vue sur le monde.

Il est pourtant évident que la culture n'est pas un corset qui maintient les femmes passives dans la pauvreté. Au contraire, leur culture leur donne les connaissances nécessaires pour s'imposer. Mon titre à l'emporte-pièces "Pauvreté féminine, destin et solutions" peut être critiqué: qu'est le destin dans la pauvreté vue de l'extérieur et de l'intérieur, et quelles solutions sont acceptées.

La pauvreté et la richesse sont des idées culturelles qui se font concurrence. La force de la définition décide de l'intégration et de l'exclusion des pauvres dans la société. Comme dans mon titre je parle de destin et de solutions, il est maintenant clair que parler de la pauvreté et des jugements qui en découlent, est toujours une vue extérieure, c'est toujours fait du haut d'une position en surplomb. Les pauvres peuvent faire scandale et être exclus de la société majoritaire, de par leur statut même.

L'exemple des femmes Roms et de leurs enfants met en évidence le lien entre la pauvreté et la misère. Une misère économique qui rend difficile l'intégration dans la société majoritaire ou même l'empêche. La solution apportée à la pauvreté veut dire ici supporter l'exclusion et apprendre que les valeurs, les normes, l'intégration clanique, la délinquance et le manque de formation sont des critères d'exclusion et sont en conflit avec la population majoritaire. Je voudrais insister sur le fait qu'il ne s'agit pas d'approuver la délinquance, mais d'une tentative de comprendre la logique culturelle qui est la base de cette situation, pour pouvoir réaliser une cohabitation civile paisible. C'est pourquoi il est important d'intégrer dans la discussion sur la pauvreté la perspective des pauvres, vue de l'intérieur.

Si nous regardons ces mêmes critères en relation avec ces femmes de Palerme – en tenant compte du fait qu'il s'agit ici d'un autre environnement culturel – on constate un renversement des valeurs: les caractéristiques de pauvreté sont certes décrites de l'extérieur, mais sont ressenties – au niveau corporel, psychique et social - autrement par les intéressées que par les observateurs extérieurs. L'expérience de la pauvreté ne signifie pas obligatoirement la passivité, elle est aussi un moteur pour la maîtrise de la vie. Si les réseaux chez les Roms, dans un contexte de pauvreté et de misère, sont considérés comme négatifs, ils reposent à Palerme sur la solidarité mais aussi sur la délinquance. La pauvreté dans ce contexte culturel n'est pas limitée à la misère et à la délinquance, mais offre des possibilités plus larges. La pauvreté n'est pas ici polarisée entre le bien et le mal, on le voit d'un côté avec ces enfants qui volent, qui participent à la vie civile, d'un autre côté avec le lien entre la formation et l'aisance matérielle.

La comparaison entre ces deux groupes de femmes, dans des cultures différentes, montre bien que pour la réalisation d'une société civile et l'intégration des autres dans un contexte de pauvreté, il faut tenir compte de l'expérience des intéressées et de leur situation de vie. C'est pourquoi j'ai présenté la perspective intérieure de trois femmes pauvres pour préciser la complexité de la logique culturelle de la pauvreté. C'est pourquoi aussi la présentation de la perspective extérieure présentée par les médias s'est limitée à une scandalisation superficielle de la pauvreté.

Le phénomène de la pauvreté est culturellement très varié. La pauvreté est toujours vécue par des gens qui oeuvrent dans notre société et la remettent en question. Pauvreté et richesse sont inséparables et l'ensemble doit être vu – voilà pourquoi je plaiderais - comme une chance d'influencer notre vie ensemble.